

*Que
sais-je?*

LA VIE CHINOISE

MICHEL JAN



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

QUE SAIS-JE ?

C12

T7G74

La vie chinoise

MICHEL JAN

Deuxième édition revue et corrigée

18^e mille



ISBN 2 13 036797 6

2^e édition revue et corrigée : 4^e trimestre 1980

© Presses Universitaires de France, 1976
108, Bd Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

« ... il semblerait que les philosophes chinois anciens, ballottés entre les théories extrêmes, et d'ailleurs peu portés aux tendances individualistes, eussent été longtemps incapables de fonder une morale, et même de reconnaître l'existence d'une morale en dehors des relations sociales et de l'éthique gouvernementale. Les théories des légistes, appliquées par la dynastie Ts'in au gouvernement de l'Empire, eurent, malgré la courte durée de cette dynastie, une forte influence sur la formation de l'esprit chinois moderne. »

Henri MASPERO,
La Chine antique.

Depuis des siècles, la Chine fascine l'Occident et renforce par son hermétisme son caractère merveilleux ou inquiétant. L'éloignement, l'isolement géographique, les barrières linguistiques, le manque d'information objective rendent difficile la connaissance de ce pays immense. Son histoire et son expérience actuelle d'une longue révolution lui confèrent une originalité de civilisation qu'elle entend conserver. La société chinoise n'a pas rompu brutalement avec son passé. Elle en reste au contraire imprégnée tout en ayant profondément modifié son comportement général. Très attachée à sa nature propre, elle n'emprunte à l'étranger que ce qui lui est utile et ce qu'elle peut assimiler sans renier ses valeurs. Tradition et révolution s'affrontent et se complè-

tent, se renforcent et s'opposent. Les mentalités des individus ont été modifiées, l'unité et la fierté nationales retrouvées. La personnalité écrasante de Mao Zedong et sa volonté de transformer une société figée, harcelée par un monde extérieur effervescent, ont longtemps marqué la vie de la nation tout entière. Toujours à la recherche d'une voie adaptée, la direction chinoise a la lourde tâche de mener vers une société nouvelle près d'un quart de l'humanité. Déjà difficile entre deux individus d'un groupe rapprochés par une communauté de culture, d'habitudes, de modes de pensée, la communication et la compréhension entre deux civilisations se revêtent encore plus délicates. L'observation et l'explication des actes simples de la vie ne peuvent que faciliter cette compréhension.

REMARQUES. — 1^o Dans cet ouvrage nous avons utilisé le système phonétique officiel de la République populaire de Chine, le système *pinyin*, de plus en plus adopté par les linguistes, les chercheurs, les étudiants. Moins accessible que le système Wade-Giles, il offre néanmoins l'avantage d'être plus précis quand les règles de la phonétique sont connues. Nous nous sommes permis de garder quelques noms courants (Pékin, Canton, Sun Yat-sen) ou d'en doubler quelques-uns (Nanjing, Nankin ; Shantou, Swatow).

2^o Les prix sont indiqués en yuan. Le yuan vaut environ 2,65 F.

CHAPITRE PREMIER

LES DONNÉES DE BASE DE LA VIE CHINOISE

I. — L'espace géographique

Bordée à l'est par le Pacifique et s'étendant vers l'ouest jusqu'au Pamir, la Chine est le plus grand pays d'Asie et le troisième du globe. Elle a des frontières communes avec douze pays : la Corée du Nord, l'URSS (sur plus de 7 000 km), la Mongolie, l'Afghanistan, le Pakistan, l'Inde, le Népal, le Sikkim, le Bhoutan, la Birmanie, le Laos, le Vietnam.

Le territoire chinois couvre près de 9 600 000 km², soit 6,4 % de la surface des terres émergées. Il s'étend d'est en ouest sur 61° de longitude et sur plus de 5 000 km, et du nord au sud sur 49° de latitude, sur une distance supérieure à 5 500 km. Son point le plus septentrional est à la hauteur de Hambourg tandis que l'île de Hainan, au sud, est à la latitude de la Mauritanie, mais le récif de Zengmu, revendiqué par la République populaire de Chine, est à 3° de l'équateur (1).

Un relief en échiquier, compliqué d'une succession de trois paliers descendant d'ouest en est vers le Pacifique, donne à la Chine une grande diversité géographique. De grandes chaînes élevées (Pamir, Himalaya) (2) et plusieurs déserts isolent le pays dans ses parties occidentale et septentrionale, tandis que les régions de plaine et de delta l'orientent tout naturellement vers sa façade maritime (14 000 km de côtes). Montagnes et plateaux couvrent les deux tiers du territoire (un sixième du

(1) Les formes et les dimensions de la République populaire de Chine correspondent *grosso modo* à celles des Etats-Unis.

(2) Le mont Everest (Jolmo lungma ou « Séjour des neiges » en tibétain, Qomolangma pour les Chinois) s'élève sur la frontière sino-népalaise.

territoire est à une altitude supérieure à 3 000 m) et la population se concentre dans les régions agricoles orientales. Les fleuves ont toujours eu une importance capitale dans l'histoire de la Chine. Certains historiens les mettent, par la vigilance qu'ils nécessitent, à la base des systèmes centralisés ou des bouleversements sociaux. Le bassin du plus important, le Yangzjiang ou Zhangjiang (5 800 km), couvre 1 808 500 km² où vit plus du quart de la population. Les tremblements de terre sont relativement fréquents dans le Nord et font de nombreuses victimes (1) malgré les remarquables études sur la prévision des séismes effectuées par les Chinois.

L'espace chinois en chiffres :

	<i>Millions de km²</i>	<i>% de la superficie totale</i>
Terres arables	1,2	12,4
(dont cultivées)	(1)	(11)
Forêts et maquis	2,5	26
(dont forêts)		(12,7)
Steppes, pâturages, herbages	2,66	27,8
(dont steppes du Nord et de l'Ouest)	(2)	
(dont herbages des collines et montagnes du Sud)	(0,66)	
Déserts	1	10,4
Hautes montagnes, lacs et marécages	2,24	23,3
	9,60	100

La complexité du relief et l'immensité du territoire donnent à la Chine une grande variété de climats, la plupart fortement marqués par le régime des moussons. Les masses d'air froid venant de Sibérie donnent des hivers aux températures assez basses en comparaison d'autres pays situés aux mêmes latitudes (à Pékin, à la même latitude que les Baléares, la moyenne

(1) La plupart des volcans, environ 800, sont éteints. Le plus grand nombre est en Mongolie intérieure. La dernière éruption enregistrée en Chine date du 27 mai 1951 dans le district de Yutian, dans le sud du Xinjiang.

de janvier est — 4,7 °C). Par contre les étés sont chauds. Les précipitations sont assez élevées dans le Sud-Est (2 000 mm et plus), mais diminuent vers les régions du Nord et du Nord-Ouest qui souffrent souvent de la sécheresse. A cette diversité s'ajoute l'irrégularité des précipitations. Pékin peut recevoir 200 à 1 000 mm d'une année sur l'autre, et en moins de deux mois. D'où une incertitude permanente pour les récoltes et un effort colossal pour remédier, dans les mêmes régions, aux inondations et à la sécheresse.

En tenant compte du relief, du climat et de l'histoire on peut distinguer cinq grandes régions naturelles :

- la Chine du Nord-Est, l'ancienne Mandchourie, est une terre de colonisation récente dont le peuplement se poursuit. Les richesses du sous-sol, les nombreux centres industriels, sa position près de la Sibérie en font une région stratégiquement importante ;
- la Chine du Nord correspond au bassin du fleuve Jaune. Les céréales sèches et le coton y subissent chaque année un climat incertain. La population, en réalisant depuis de nombreuses années des travaux d'infrastructure gigantesques, tente de corriger les effets des éléments naturels ;
- la Chine du Centre est celle du Grand Fleuve, le Zhangjiang. Elle descend du Sichuan jusqu'à la mer en une succession de grands bassins voués à l'agriculture et à la pisciculture. Les centres industriels sont regroupés près de l'embouchure du Yangzi (Shanghai) et sur son cours moyen (Nanjing, Wuhan) ;
- la Chine du Sud est tropicale et variée. C'est la région des collines, du thé et du mûrier, mais aussi des récoltes de riz doubles ou triples. Guangzhou (Canton) a gardé son rôle historique de porte ouverte sur l'extérieur et reçoit chaque année en deux foires commerciales des milliers d'étrangers ;
- les territoires de l'Ouest se distinguent par leur immensité, leur climat continental et par l'importante proportion des populations de races non chinoises. Hauts sommets, vastes déserts, steppes immenses, variations climatiques extrêmes rendent plus difficile leur développement. Les richesses du sous-sol font l'objet d'une prospection systématique.

II. — Les moyens de communication

Les communications et les transports, malgré un effort certain au cours des trente dernières années ne répond pas encore aux besoins des échanges tant intérieurs qu'extérieurs.

Leur développement bénéficie de la priorité dans les plans économiques actuels.

Transport et communication (1979)

Voies ferrées	50 000 km
Routes	890 000 —
Lignes aériennes	149 000 —
Voies navigables	136 000 —
Service des postes et télécommunications (en yuans)	1,25 milliard

Volume du trafic (1979)

Voies ferrées	558 milliards t/km
Routes	26,8 —
Voies navigables	456,4 —
Transport aérien	123,4 millions t/km
Activités portuaires maritimes	212,6 millions de tonnes

Les chemins de fer (à écartement international) occupent une place essentielle dans les transports (en 1979, 47,9 % du total trafic marchandises et 61,7 % de l'ensemble trafic voyageurs). Relativement élevée dans l'est du pays la densité du réseau diminue rapidement en allant vers l'ouest. De multiples obstacles naturels rendent difficile la construction des lignes vers le Xinjiang, le Tibet, le Yunnan et nécessitent une multitude d'ouvrages d'art. Le matériel roulant est modernisé progressivement mais les locomotives à vapeur, entretenues avec un zèle de collectionneur, sont encore très nombreuses. Les trains parcourent leurs itinéraires à des vitesses modérées (les 100 km/h ne sont dépassés que sur quelques grands axes) et les grandes traversées du pays (de Canton à Harbin, de Pékin à Urumchi) se font en plusieurs jours. Quelle que soit la classe choisie (1) le voyageur sait prendre ses aises et organiser pour le mieux son confort.

Au-delà du réseau ferré, les routes permettent d'atteindre 80 % des communes populaires. Dans ce domaine également, la densité des voies routières diminue en allant dans l'ouest et dans le nord du pays. Pourtant, c'est dans les régions frontalières, du Tibet au Heilongjiang que les progrès ont été les plus sensibles, en raison même de l'absence d'autre moyen moderne de transport. Quand les automobiles manquent, les moyens

(1) Classe qui se distingue par la qualité des banquettes et des couchettes : « assis dur » (*yǐngzuo*), « couché dur » (*yǐngwo*), « couché mou » (*ruanwo*).

traditionnels (la traction humaine, la palanche, etc.) gardent toute leur importance. Plus de 90 % des 1 200 000 véhicules à moteur sont des camions. De nombreuses communes populaires ont leurs propres véhicules (camions et remorques) mais l'essentiel du parc est réparti dans des départements des transports qui disposent, au niveau du xian (district), de brigades de transport travaillant à la demande ou chargées d'assurer les transports interurbains. Quelques rares personnes (anciens capitalistes) peuvent à nouveau avoir des véhicules privés, possession bannie pendant la Révolution culturelle, mais ce sont des exceptions car tous les véhicules appartiennent aux entreprises d'Etat, à des collectivités et à l'armée. L'usage d'une conduite intérieure constitue l'un des privilèges très envié de hauts cadres et de leur famille. Pékin possède un métro (deux lignes, dont une encore en construction). Les bicyclettes (une pour 12 Chinois) envahissent les rues des grandes villes et les campagnes (1). Bien qu'expressément stipulé par le Code de la route, l'éclairage de nuit des charrettes et des bicyclettes est presque totalement ignoré.

Les transports par voies d'eau ont traditionnellement eu une importance locale, en particulier dans le Centre et dans le Sud. Dans le Nord-Est l'utilisation ne peut être que saisonnière : le trafic ne reprend qu'en avril sur le Songhuajiang (Soungari) et s'arrête dès novembre. Le fleuve Jaune est peu navigable. Le Yangzi et ses affluents par contre constituent un excellent ensemble de voies de pénétration naturelles. La flotte fluviale reste très vétuste dans l'ensemble et la plupart des navires sont des jonques à voile comme on peut les voir à Nanjing passant majestueusement sous le grand pont, ou à Suzhou sur le Grand Canal. Le cabotage n'a encore qu'un rôle secondaire. Il augmente sensiblement depuis peu entre les ports du Nord et Shanghai. Il permet de dégager partiellement l'encombrement des voies ferrées qui descendent du Nord-Est.

Les transports aériens ne touchent encore qu'une minorité. Le réseau et le parc aérien ont rapidement augmenté depuis une dizaine d'années, en particulier depuis l'achat d'avions gros porteurs en Occident (Trident, Boeing 707 et 747). Avec 500 vols réguliers par semaine sur 160 lignes intérieures la compagnie civile nationale (CAAC) dessert les principales villes, mais de nombreux vols à la demande par « Antonov 2 » permettent de joindre en cas de besoin presque tous les points du pays : éventuellement des surfaces sont aménagées tem-

(1) 50 millions de bicyclettes en Chine en 1974, plus de 80 millions en 1980 dont 3 millions à Pékin.

porairement par les communes populaires. La prudence est de règle et la sécurité des vols est scrupuleusement respectée. Il arrive assez souvent que les vols soient retardés ou même annulés mais en revanche les accidents sont rares. Les cadres, civils et militaires, ou les Chinois d'outre-mer sont, avec les étrangers, les seuls utilisateurs des lignes principales et secondaires. Dans tout le pays, mais plus particulièrement dans la moitié ouest, l'aviation doit occuper dans l'avenir une place beaucoup plus importante.

Le réseau des postes et télécommunications joue un rôle essentiel dans la gestion et le développement d'un pays immense dont les moyens de transport sont insuffisants. Le système télégraphique est efficace et bon marché. On utilise pour la transmission des caractères un code postal à quatre chiffres. Pour l'ensemble du pays on ne comptait que 1 million de postes téléphoniques en 1975, dont 175 000 à Pékin. En avril 1979, un journal de la capitale regrettait l'insuffisance et le mauvais fonctionnement du téléphone. Les villes de Pékin ou de Shanghai disposaient de 3,2 ou 2,5 téléphones pour 100 habitants, contre 25,2 à Hong-kong. A Harbin, dans le Nord-Est, la situation par rapport à 1949 s'était même proportionnellement dégradée, le pourcentage étant passé de 1,33 en 1949 à 0,84 en 1978, pour 100 habitants. Quant à Chengdu, capitale de la province la plus peuplée de Chine, elle semblait détenir le record avec 6 000 lignes pour 4 millions d'habitants. Ces pourcentages étaient encore au-dessus de la vérité si on tenait compte du fait que 40 à 50 % des téléphones fonctionnaient mal ou pas du tout. La demande dépasse largement les possibilités. A Pékin, elle émane principalement de hauts cadres, d'organismes économiques et de personnalités des milieux culturels.

III. — La population

Près d'un homme sur quatre est Chinois. En moins de trente ans la population chinoise a doublé : le recensement de 1953 dénombrait 582,6 millions de personnes, en 1980 le milliard d'habitants était officiellement atteint. 94 % de cette population est composée de Han, Chinois de souche, et 6 % regroupent 55 minorités nationales (55,8 millions de personnes) réparties sur 50 à 60 % du territoire, principalement dans le sud-ouest, l'ouest et le nord du pays.

Les densités de population sont variables : très élevées dans les deltas (jusqu'à 1 500 hab./km²), elles sont par contre

très faibles sur d'immenses étendues de la partie occidentale (moyenne du Tibet : 1 hab./km²). On peut distinguer trois zones de répartition :

	<i>Superficie</i>	<i>Population</i>	<i>Densité moyenne (1976)</i>
Chine des dix-huit provinces	39 %	85 %	150 hab./km ²
Chine du Nord-Est	12 -	10 -	56 —
Chine occidentale ⁽¹⁾	49 -	5 -	7,5 —

⁽¹⁾ Tibet, Qinghai, Ningxia, Gansu, Mongolie intérieure, Xinjiang.

Dix pour cent seulement des terres sont cultivées mais plus de 80 % de la population vit à la campagne. L'exode rural est limité aux campagnes proches des villes. Il est partiellement compensé par des transferts massifs de jeunes dans les régions du Nord, du Nord-Est et de l'Ouest : 12 millions de jeunes citadins diplômés du secondaire ont ainsi quitté les villes entre 1966 et 1975. Bien que le principe de ces transferts ait été maintenu depuis 1976, l'ampleur des mouvements a sensiblement baissé et de nombreux retours vers les villes d'origine ont été notés.

La population des grandes métropoles et des villes moyennes a pourtant augmenté singulièrement. Shanghai compte plus de 10 millions d'habitants (53 % de plus en vingt ans), Pékin approche des 8 millions et Tianjin en a environ 7 millions. Ces chiffres englobent la population rurale qui entoure les villes (43 % à Shanghai, près de 50 % à Pékin). Les autorités ne favorisent nullement l'expansion des centres urbains. Elles s'efforcent au contraire de contrôler les mouvements et insistent régulièrement sur la nécessité d'implanter des industries dans les campagnes, près des lieux de production des matières premières ou de consommation. Ces mesures devraient réduire, à long terme, les différences et les inégalités, encore bien nettes, entre les villes et les campagnes. La société chinoise reste fortement marquée par sa masse paysanne et par ses anciennes structures rurales.

Le problème du planisme familial a été abordé assez rapidement dès la prise du pouvoir par le parti communiste, mais pendant de nombreuses années l'essor démographique n'a pas été contrôlé en raison de l'incertitude des directives. Depuis 1972, une nouvelle campagne en faveur du contrôle

des naissances a pris une ampleur jamais atteinte jusqu'ici. La continuité des efforts a permis d'obtenir des résultats spectaculaires. La vigilance permanente des autorités est nécessaire pour que les progrès constatés ne soient remis en cause. La réhabilitation récente du Pr Ma Yinchu, qui préconisait, dès les années 50, un contrôle scientifique de la croissance démographique a illustré la fin de la théorie, soutenue par Mao Zedong selon laquelle « une population nombreuse est toujours une bonne chose ».

Les taux de croissance naturelle officiels font apparaître les résultats spectaculaires obtenus en quelques années. Pour l'ensemble de la Chine ce taux est passé de 23,4 ‰ en 1971, à 17,5 ‰ en 1975, 12 ‰ en 1978 et 11,7 ‰ en 1979. Il est descendu très bas dans certaines villes (5,07 ‰ à Shanghai, 6 ‰ à Pékin en 1978), il reste plus élevé dans plusieurs provinces (19,7 ‰ au Jiangxi).

Pour arriver à ces résultats, les comités de planisme familial (*Jihua Shengyu weiyuanhui*) rattachés aux gouvernements provinciaux recommandent fortement un seul enfant par famille. Les pressions prennent plusieurs formes : réunions d'information ou de critique, suppression de poste. Les familles qui s'engagent à n'avoir qu'un seul enfant reçoivent des avantages : soins et scolarité gratuits, primes. Les opérations liées au planisme familial, les médicaments, les examens sont gratuits. Les patients bénéficient de jours de repos avec salaire.

Dès 1964, Zhou Enlai avait annoncé le but à atteindre : il fallait ramener le taux de croissance naturelle de la population à 2 ‰ en 1970, à 1,5 ‰ en 1980, à 1 ‰ en l'an 2000. Le programme a été appliqué avec retard, puis avec efficacité depuis peu. Les autorités chinoises viennent d'exiger des objectifs plus ambitieux : un taux de croissance de 1 ‰ doit être obtenu en 1980, 8 ‰ en 1981 et 5 ‰ dès 1985. Les planificateurs reconnaissent que les buts sont difficiles à atteindre (1) : croissance nulle à partir de l'an 2000 et stabilisation de la population à 1 milliard 200 millions de personnes.

L'augmentation rapide de la population a posé depuis plusieurs années celui de l'accroissement de la production alimentaire, des céréales en particulier. Après avoir affiché pendant longtemps « un optimisme révolutionnaire », les diri-

(1) Cette situation est d'autant plus difficile à maîtriser que la population est en grande partie jeune, et bientôt en âge de procréer : 63,4 % de cette population a moins de 29 ans, 50 % a moins de 21 ans, 38,6 % a moins de 15, 4,8 %, seulement, a plus de 65 ans (données de 1978).

geants chinois reconnaissent maintenant que cette énorme population représente un handicap certain pour le développement de l'économie.

IV. — La vie politique

1. La marque d'un homme. — Pendant plusieurs décennies, à travers les erreurs, les efforts, les difficultés et les succès, plusieurs fils directeurs ont conduit la Chine :

- la « pensée du président Mao Zedong » qui à chacune des étapes importantes de cette partie de l'histoire contemporaine de la Chine a orienté dans une direction nouvelle tout le pays ;
- la volonté de trouver des solutions chinoises. Cette volonté a été accompagnée d'un refus, partiel ou total, modéré ou violent, selon les périodes, de se plier aux solutions inspirées de l'étranger. Cette détermination, expression de l'orgueil national, a été complétée par le désir de « compter sur ses propres forces ».

La forte personnalité de Mao Zedong a dominé cette longue période de l'histoire chinoise. Et il n'existe pas d'autre exemple d'un peuple, ou d'une civilisation, qui ait subi pendant plus d'un quart de siècle une marque aussi profonde, et aussi complète, venant d'un seul homme. Cette marque a été durable et vivante : elle n'a pas engendré la stabilité, elle ne s'est pas maintenue dans un ordre établi, elle ne s'est pas limitée à la consolidation d'une œuvre déjà achevée. Elle s'est accentuée dans un effort permanent, sans cesse relancé, approfondi, comme une recherche personnelle appliquée à tout un peuple avec l'ambition de le transformer durablement et profondément.

Mao Zedong a entraîné derrière lui tout un peuple dans sa découverte du pouvoir et à travers des expériences souvent audacieuses. Sa confiance en lui se doublait d'une confiance illimitée dans le pouvoir des hommes. Selon la tendance classique de la pensée confucéenne l'homme devait s'adapter à la nature. Inversement la « pensée maozedong » voulait adapter la nature à l'homme ; les conditions naturelles de la Chine sont ingrates, le pays tout entier était devenu un immense laboratoire et un champ d'application où les hommes, tout en étudiant la nature et ses lois, tentaient de la dominer.

Les valeurs centrales qui ont attiré Mao Zedong dès sa jeunesse ont été : le courage, la force et l'esprit martial. Ces tendances furent renforcées par la longue et difficile période

de luttes jusqu'à l'accession au pouvoir. Il a tenté de les communiquer à l'ensemble de la population sous différentes formes : imposition d'un style de vie austère et spartiate, généralisation de la pratique de l'éducation physique et des exercices militaires. Son impatience à l'égard de la réalité, renforcée par l'amour de la lutte et du drame, a déclenché bien des impulsions auxquelles tout le pays a dû répondre. Mao Zedong a notamment souffert du sous-développement de son pays et a voulu en plusieurs occasions brûler les étapes du développement économique. Il a également été poussé par une « volonté implacable de plier à ses fins les hommes, les choses, les faits et les théories et de les briser s'ils refusaient de plier » (S. Schram). Tout ceci a contribué à menacer la société chinoise d'une instabilité permanente et d'une remise en question incessante. Ces caractéristiques ont été celles de la vie chinoise jusqu'en 1976. Il est difficile d'affirmer, malgré les changements survenus depuis la mort de Mao Zedong, que la Chine est désormais à l'abri de nouveaux phénomènes de déstabilisation.

La disparition de Mao Zedong et l'élimination de la tendance la plus radicale ont laissé la place à une équipe de dirigeants ayant participé, pour la plupart, aux expériences précédentes, parfois dans les rangs des victimes. Sans revirement brutal, progressivement, le bilan officiel de l'œuvre de Mao Zedong est établi :

- sans condamnation globale, car elle entraînerait celle d'une grande partie de la direction actuelle et remettrait en cause les bases du régime ;
- sans complaisance pour les périodes d'excès révolutionnaires : le Grand Bond en Avant et ses hérésies économiques, la Révolution culturelle et ses perversions politiques.

Les dirigeants s'efforcent de faire entrer Mao Zedong dans l'Histoire en lui donnant une stature qui serait plus conforme à la réalité : son œuvre, c'est aussi celle de nombreux autres hommes, parfois sévèrement condamnés, qui l'ont accompagné dans sa lutte pour établir le pouvoir du Parti communiste ; quant à ses erreurs, il ne serait plus question de les nier. « Mao Zedong a été 70 % de bien et 30 % d'erreur. » Les effets de la longue période du pouvoir de Mao Zedong seront encore longtemps perceptibles qu'elles que soient les transformations à venir.

2. Les classes sociales. — La société chinoise, bien que transformée depuis la prise du pouvoir par les communistes, garde encore des traces des anciennes structures : des appellations

d'antan subsistent ou resurgissent ; simples évocations du passé ou prolongements tenaces, elles témoignent de la persistance d'une certaine mentalité mais aussi d'une singulière capacité de résurgence.

Dans la société chinoise traditionnelle on distinguait quatre classes : les lettrés, fonctionnaires qui détenaient le pouvoir, les paysans, les artisans et les marchands. Le développement limité d'une industrie moderne a donné naissance à la fin du XIX^e et au XX^e siècle à d'autres classes sociales. Dès 1926, Mao Zedong, dans l'*Analyse des classes de la société chinoise*, distinguait :

- les propriétaires fonciers et la bourgeoisie compradore ;
- la moyenne bourgeoisie ;
- la petite bourgeoisie (paysans propriétaires, propriétaires d'entreprises artisanales, les couches inférieures des intellectuels : étudiants, enseignants des écoles primaires et secondaires, petits fonctionnaires, petits employés, petits avocats, petits commerçants) ;
- le semi-prolétariat (l'écrasante majorité des paysans-fermiers partiels, les paysans pauvres, les petits artisans, les commis, les marchands ambulants) ;
- le prolétariat ;
- le lumpen-prolétariat (paysans ayant perdu leur terre et ouvriers artisanaux qui n'ont pu trouver du travail).

Dans *Comment analyser les classes à la campagne*, en 1933, il distinguait parmi les ruraux, qui constituaient la plus grande part de la population : les propriétaires fonciers, les paysans riches, les paysans moyens, les paysans pauvres. Les nouveaux dirigeants commencèrent en 1949 par éliminer physiquement ou par mettre à l'écart un bon nombre des membres des classes les plus compromises ou les plus opposées au nouveau régime.

Durant la Révolution culturelle la classification révolutionnaire a été particulièrement nette. Aux « ouvriers-paysans-soldats » (*gongnongbing*) s'opposaient les « huit mauvaises catégories », issues de l'ancienne société ou générées par la nouvelle et qui comprenaient les propriétaires fonciers, les paysans riches, les contre-révolutionnaires, les mauvais éléments, les droitiers, les renégats, les agents secrets, les responsables irréductiblement engagés dans la voie capitaliste. Ces personnes et bien souvent leurs enfants ont été les victimes toutes désignées des campagnes politiques les plus radicales de cette période ou des précédentes. Démunies de biens et de pouvoirs, elles ne jouissaient pas des droits civiques et étaient l'objet de discrimination dans toutes les activités sociales.

Le besoin de regrouper toutes les forces vives de la population vers les objectifs économiques prioritaires, la recherche de la « stabilité et de l'unité » dans l'ensemble du pays ont conduit les autorités centrales à enlever les mauvaises étiquettes politiques à la plupart des propriétaires fonciers, paysans riches, contre-révolutionnaires et mauvais éléments rééduqués qui, en principe, peuvent désormais bénéficier des mêmes droits que les autres membres des communes populaires. A la même époque, et pour les mêmes motifs que précédemment, les « capitalistes nationaux » ont retrouvé la plupart des biens dont ils avaient été dépouillés en 1966. Les intellectuels ont toujours suscité la méfiance de Mao Zedong. Ils comptèrent parmi les nombreuses victimes de la Révolution culturelle. Leur réhabilitation depuis 1976 ne peut faire oublier la place particulière qu'ils occupent dans l'ensemble de la population chinoise. On comptait 25 millions d'intellectuels en 1980 (environ 3 % de la population), dont 70 % étaient issus de familles ouvrières et 90 % avaient été éduqués par le parti depuis 1949 (1). Le formalisme et l'importance des dénominations, mélange du fond confucianiste et des nouvelles formulations marxistes, sont l'un des traits saillants de la société chinoise. Ce phénomène se retrouve dans le système des cadres.

Les cadres (*ganbu*) occupent une place capitale dans la direction politique à tous les échelons, dans les structures économiques, dans la défense. Ils constituent un ensemble fortement hiérarchisé assurant une ossature rigide coiffée par les ministères, les directions régionales, les bureaux locaux, les unités de base (2). Les organes dirigeants du parti dénoncent eux-mêmes les tendances bureaucratiques toujours prêtes à resurgir ou tout simplement à figer l'ensemble de l'appareil. Le rôle moteur qui leur est attribué exige des cadres des qualités hors du commun exaltées par la propagande. Leur position leur accorde également des privilèges, d'autant plus dénoncés ou envieux que la société chinoise reste une société pauvre où les moindres avantages soulignent les différences : voiture de fonction, vastes appartements donnent aux plus favorisés des positions exceptionnelles. Le népotisme n'est pas inconnu. Autour d'une personnalité peut se reconstituer un clan. Ces tendances ne sont pas nouvelles : elles traduisent un autre trait permanent des mentalités. Durant la Révolution culturelle les cadres dans leur immense majorité ont été critiqués,

(1) D'après Xin Guangmin dans le *Guangmingribao* du 19 novembre 1978 et *BI*, n° 13, 1980.

(2) 20 millions de cadres ruraux, soit un cadre pour 80 paysans.